

(7.09.05)

Octave Mirbeau devant André Gide

Deux éminents spécialistes, l'un mirbellien, l'autre gidien, ont déjà présenté l'essentiel des documents éclairant les relations entre Gide et Mirbeau.^[1] Mais l'importance des deux écrivains, de leurs personnalités comme de leurs œuvres, vaut bien qu'on rouvre un dossier aux facettes multiples et qui garde ses zones d'ombre, ne serait-ce que pour nuancer la réputation d'incompréhension et d'antipathie des deux hommes, déplacer les perspectives et apporter quelques retouches. Certes, pas d'affinités ni de sympathie immédiate entre eux : ils diffèrent trop : de tempéraments, de milieux, de vision du monde, de choix esthétiques, de préoccupations, de registres. Mais ils ont cheminé de conserve, de loin, sachant s'observer, se lire, se considérer, se rencontrer parfois. Et tous deux n'ont pas seulement changé : ils ont affirmé leur droit au changement et à la contradiction^[2], et ils ont pu passer de l'agacement réciproque à des déclarations d'amitié.

I

Gide est né à la littérature à l'ombre du Symbolisme, une quinzaine d'années après Mirbeau^[3], en proie à de grands rêves de nouveaux poétiques ; alors que Mirbeau, qui l'a abordée par le biais du journalisme, est avant tout resté tourné vers la vie et ses combats, souvent aux prises avec ce que Gide devait dénoncer sous le terme d'« épisodisme ». Mirbeau, qui ne va pas ménager ses critiques envers le Symbolisme en tant que mouvement littéraire, nourrit alors de la considération et de l'amitié pour Mallarmé comme pour Marcel Schwob par exemple, et c'est par son retentissant article du 24 août 1890 sur *La Princesse Maleine* de Maeterlinck que Gide, comme tant d'autres, a découvert l'écrivain belge. « *La Princesse Maleine* (bravo!!!) », note Gide à son tour dans son *Journal* ^[4].

En octobre 1890, comme celui-ci vient d'achever son premier livre, *Les Cahiers d'André Walter*, il se plonge dans la lecture du *Calvaire*, et voici ce qu'il consigne dans son Cahier de lectures :

Détails intéressants sur la mère hystérique du héros – le deuxième chapitre est à lire à haute voix (expurgé). Récit de campagne, désordres de l'armée française, scènes de saccage, égoïsme forcené, infirmerie – meurtre des cavaliers prussiens, avant-coureur, puis sitôt la chose faite tendresse éperdue pour le cadavre ensanglanté. Le reste est l'histoire d'un collage comme *Nana*, *Sapho*, *Manette Salomon*, *La Glu*, etc... amalgame de scènes de reprise de *Sapho*, de la scène du "Justicier" – dans *Fromont jeune*, alors que Lirat à la fin du livre tombe entre les ventouses de cette femme, Juliette, dont il a voulu sauver Mintié.^[5]

A juste titre, il y distingue donc trois récits successifs, fort différents, dont seuls les deux premiers l'ont vraiment intéressé : celui de « la mère hystérique » du héros d'abord qui, sacrifiée aux intérêts de son père, est victime d'une mésalliance dont elle ne se relève pas. Il a dû également se montrer sensible à l'enfance solitaire de Jean, « dans la nuit », entre une mère qui le repousse et un père qu'il fuit. Mais il a surtout été impressionné par le deuxième chapitre, consacré à la drôle de guerre du héros, absurde, dévastatrice et cruelle, et il a tenu aussitôt à partager sa découverte avec ses cousines par le rite familial de la lecture à haute voix. Cependant, on peut se demander ce qu'il a pu trouver à en expurger : quelques jurons peut-être (« nom de Dieu ») ? Ou serait-ce le procès en règle de la réalité sociale (« Transposant du petit groupe d'hommes errants que nous étions, à la société entière, nos instincts, les appétits, les passions qui nous agitaient, [...] je comprenais que la loi du monde, c'était la lutte ; loi inexorable, homicide [...] »)^[6] ? Nous ne le savons pas. Mais ce qui est remarquable, c'est combien Gide prend soin de relever les principaux visages de cette guerre. Et dans ces deux chapitres, on voit bien ce qui le requiert essentiellement : les aperçus sur les limites du comportement humain, les flambeaux qui jettent des lueurs sur les *terrae incognitae* de l'homme qui requerront tant Gide tout au long de sa vie : d'une part, les pensées morbides d'une jeune femme traumatisée par la pendaison de sa propre mère et qui s'enterre littéralement dans son château, fuyant la vie et son propre fils ; d'autre part, la façon involontaire, inconsciente, onirique,

qu'a le héros de tuer un cavalier prussien au moment même où il se sent pour lui dans la plus grande sympathie : « Moi, stupidement, inconsciemment, j'avais tué un homme, un homme que j'aimais, un homme en qui mon âme venait de se confondre, un homme qui, dans l'éblouissement du soleil levant, suivait les rêves les plus purs de sa vie ! » (100). Et comme le relève Gide, il veut alors manifester toute sa tendresse au cadavre qu'il étreint : « collant mes lèvres sur ce visage sanglant, d'où pendaient de longues baves pourprées, éperdument, je l'embrassai !... » (103).

Or, ce sont les raisons mêmes de son adhésion aux deux premiers chapitres qui font Gide se désintéresser de la suite : car le récit de la longue passion pour Juliette et de la déchéance amoureuse inéluctable du héros emprunte des chemins convenus, déjà tracés dans *Nana* ou *Sapho* par exemple, qu'il cite, en attendant tous ceux qui suivront, à commencer par *La Femme et le pantin* que publiera bientôt son ami, Pierre Louÿs. Surtout, Gide ne se sent guère concerné par ce type de passion dégradante, tout simplement parce que son désir ne le porte pas vers les femmes, dont il ne peut s'imaginer devenir l'esclave. Cependant, on remarquera que le manque de bon sens dont Mirbeau a doté son héros pour se purger d'un bourgeon autobiographique correspond assez bien à la théorie de la création d'un personnage romanesque que développera bientôt Gide, à propos de *L'Immoraliste* :

Que de bourgeons nous portons en nous [...], qui n'écloront jamais que dans nos livres! Ce sont des "œils dormants" comme les nomment les botanistes. Mais si, par volonté, on les supprime tous, *sauf un*, comme il croît aussitôt, comme il grandit! comme aussitôt il s'empare de la sève! Pour créer un héros ma recette est bien simple: Prendre un de ces bourgeons, le mettre en pot — tout seul — on arrive bientôt à un individu admirable. Conseil: choisir de préférence (s'il est vrai qu'on puisse choisir) le bourgeon qui vous gêne le plus. On s'en défait du même coup. C'est peut-être là ce qu'appelait Aristote: la purgation des passions[7].

Par ailleurs, on relève, dans *Le Calvaire*, d'autres convergences entre les deux écrivains, comme leur misogynie, assez fréquente à leur époque, même si elle n'est pas de même étoffe. Surtout, on imagine que Gide n'est pas resté indifférent devant le passage où le héros se considère après son premier roman, qui n'est pas sans faire songer à certaines notations des *Cahiers d'André Walter* qu'il vient d'achever. On lit en effet dans *Le Calvaire* :

[...] souvent, chez moi, je me suis regardé dans la glace avec une complaisance de comédien, pour découvrir en mes yeux, sur mon front, dans le port auguste de ma tête, les signes certains du génie. Hélas ! le succès m'a rendu plus pénible encore l'intime constatation de mon impuissance. Mon livre ne vaut rien ; le style en est torturé, la conception enfantine : une déclamation violente, une phraséologie absurde y remplacent l'idée. (136)

Et dans *Les Cahiers d'André Walter* :

[...] devant la glace [...]; le regard fouillant le regard. [...] cherchant ce qui des émois se révèle au dehors dans le regard qui brille ou qui pleure [...].

Comédien? peut-être...; mais c'est moi-même que je joue.[8]

Un peu plus loin, on surprend encore le héros qui « cherche [sa] pensée » dans les « prunelles profondes » de son reflet dans la glace (CAW, 133). Et en 1930, Gide procèdera ainsi à l'autocritique de cette première œuvre :

C'est à ses défauts surtout que je suis sensible, à ses manques, qui souvent me découvrent, mais me trahissent aussi parfois. [...]

Mon excuse est qu'au temps d'André Walter je n'avais pas encore vingt ans. A cet âge, je ne savais pas écrire [...]. (CAW, 29)

Sans doute aussi Gide se souviendra-t-il plus tard des réflexions du personnage de Mirbeau concernant les « signes certains [de son] génie » et sa certitude de son absence de talent (« Une seule chose me tente à laquelle je n'atteindrai jamais : le talent. », 139) lorsque, en 1898, dans sa première *Lettre à Angèle*, il écrira :

Vous qui connaissez M. Mirbeau et qui avez quelque influence sur lui, vous devriez bien tâcher de lui lire un peu ses articles. Ils sont stupides. Certainement c'est parce qu'il a du génie ; mais c'est fâcheux qu'il n'ait pas plus de talent. Je n'aime pas beaucoup Sarcey, mais M. Mirbeau finirait par nous le rendre adorable ;[9] dites-lui donc que c'est fâcheux.

Il faut terriblement de talent, cher ami, pour rendre un peu de génie supportable ; pour formuler un peu de génie. Faute de quoi, voyez ce qui reste ![10]

On relève encore d'autres aspects du *Calvaire* susceptibles d'avoir intéressé Gide, comme certaines notations d'une sorte de mystique amoureuse à l'aube de l'amour :

Ce que j'éprouve, c'est quelque chose d'indéfinissable, quelque chose de très doux, de très grave aussi et de très religieux, une sorte d'extase eucharistique, semblable à celle où me ravit ma première communion. [...] C'est, dans une éblouissante clarté de mon âme,

une seconde révélation de Dieu... (187)

Et bientôt après, le tableau de la décristallisation de l'amour, qui fait penser à la réflexion de l'Edouard des *Faux-Monnayeurs* :

On parle sans cesse de la brusque cristallisation de l'amour. La lente *décristallisation*, dont je n'entends jamais parler, est un phénomène psychologique qui m'intéresse bien davantage. (FM, 988)

Reste que le monde parisien du *Calvaire* est loin d'être celui de Gide, lequel a pu être aussi rebuté par quelques excès de plume d'un goût douteux, comme quand le narrateur annonce l'histoire de son « calvaire » en soulignant que sa « chair y reste accrochée en lambeaux saignants » et que ses « os à vif éclatent sur les cailloux et sur les rocs ! » (178).

Cependant, son intérêt pour les romans de Mirbeau ne se dément pas puisque, trois mois plus tard, au moment même où paraissent ses *Cahiers d'André Walter*, Gide achète *Sébastien Roch*^[11]. On ignore ce qu'il en a pensé, ce qui est dommage car il n'a pas dû le laisser indifférent, à commencer par le profond sentiment de solitude qui caractérise l'enfance de Sébastien, particulièrement parmi ses camarades de collège, qui ne pouvait que trouver un écho en lui. Il a pu se souvenir du moment où, à Montpellier, il s'était lui-même trouvé en butte à l'hostilité de ses camarades, d'abord à cause de sa différence de petit protestant au milieu de la « plèbe » catholique aux « sentiments nettement haineux », puis surtout, à la suite d'un succès en récitation :

Ce stupide succès de récitation et la réputation de poseur qui s'ensuivit déchaînèrent l'hostilité de mes camarades [...]. Je fus moqué, rossé, traqué. [...] Avec quelle appréhension j'attendais la fin de la classe ! Et sitôt dehors, je me glissais, je courais.^[12]

Déjà auparavant, à Paris, il avait eu ce pugilat avec un élève qui l'avait tourmenté :

Tout à coup, la sainte rage me prit ; je sautai sur lui, l'empoignai ; les autres cependant se rangeaient en cercle. Il était passablement plus grand et plus fort que moi ; mais j'avais pour moi sa surprise ; et puis je ne me connaissais plus ; ma fureur décuplait mes forces ; je le cognai, le bousculai, le tombai tout aussitôt.^[13]

Ce qui n'est pas sans rappeler la riposte de celui qu'on insulte au collège parce qu'il est fils de quinquai :

D'un bond, Sébastien se rua sur lui, le renversa, et le souffletant à plusieurs reprises [...].^[14]

Mais c'est sans doute toute l'aventure centrale de la pédérastie du Père de Kern qui a dû marquer Gide. Celui-ci, à l'époque, tout en aimant sa cousine Madeleine et concevant ses *Cahiers* comme « une longue déclaration, une profession d'amour » pour obtenir sa main^[15], est intérieurement tourmenté, redoute tout contact physique avec elle et aspire à d'autres relations.^[16] Ce qui est sûr, c'est que les débuts de l'abandon de Sébastien au Père de Kern correspondent à un idéal de pédagogie pédérastique que Gide exaltera ainsi, à la fin de son *Corydon* :

Tant qu'il reste ce "molliter juvenis" dont parle Pline, plus désirable et désiré que désirant, *si quelque aîné s'éprend de lui*, je pense [...] *que rien ne peut se présenter pour lui de meilleur, de préférable qu'un amant. Que cet amant, jalousement, l'entoure, le surveille, et lui-même exalté, purifié par cet amour, le guide vers ces radieux sommets que l'on n'atteint point sans l'amour.*^[17]

Qu'on en juge :

Sébastien fut vite conquis par la douceur de cette voix, au timbre musical d'une suavité prenante. [...] Ce fut, durant quelques semaines, une joie intense, profonde, sans trouble, une joie comme il ne se rappelait pas en avoir éprouvé, jamais, de meilleure et de si forte. Le Père s'institua son éducateur dans les choses qu'il aimait. Il était plein de science, possédait toutes les qualités qui rendent délicieuses les leçons et font qu'on s'y attache par un double plaisir. Il lui révéla les beautés de la littérature [...], lui fit connaître et aimer Sophocle, Dante, Shakespeare. Avec un charme clair, exquis, passionné, il racontait leurs immortelles œuvres, et les expliquait. [etc.]^[18]

Il y a aussi le pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, qui ne pouvait que rappeler à Gide celui auquel il avait lui-même assisté dix-huit mois plus tôt, et qu'il avait consigné dans ses *Notes d'un voyage en Bretagne*.^[19] Comme le narrateur de *Sébastien Roch*, il s'y était montré sensible en particulier au déploiement des misères humaines qui s'y étalent, de façon plus mesurée cependant. Mirbeau déployait ainsi sa verve naturaliste :

Couverts de vermines grouillantes, de fanges invétérées, soigneusement entretenues pour les pèlerinages, d'invraisemblables mendiants pullulaient et demandaient la charité, sur des refrains de cantiques. Et des deux côtés de la route, sur les berges, des estropiés, des monstres, vomis d'on ne sait quelles morgues, déterrés d'on ne sait quelles sépultures, étalaient des chairs purulentes, des difformités de cauchemar, des mutilations qui n'ont pas de nom. Accroupis dans l'herbe ou dans la boue du fossé, les uns tendaient d'horribles moignons, tuméfiés et saignants ; d'autres, avec fierté, montraient leur nez coupé au ras des lèvres, et leurs

lèvres dévorées par des chancres noirs. Il y en avait qui, sans bras, sans jambes, se traînaient sur le ventre, cherchaient à tirer des effets comiques de leurs membres absents, hallucinants et hideux paradoxes de la nature créatrice. [etc.] (223)

Tandis que Gide se montrait surtout sensible au pittoresque esthétique :

Et tous, au grand air, étalent leurs misères ; mais par le soleil, la tristesse des haillons se dissipe ; on ne voit plus que le pittoresque de la forme, que l'éclat de couleurs. C'est le ventre nu d'un homme couché, rebondi comme un ventre de cornemuse, rougi, hâlé, avec, autour du nombril, des médailles en guirlandes. Puis des plaies qui, sur la peau, font des enluminures, ; des ulcères exposés qui s'épanouissent en efflorescences purpurines. Un cul de jatte, monté sur roues, agite ses bras et se démène comme une araignée trapue. Dans la poussière de la route se tordent des épileptiques.[20]

Dans *Sébastien Roch*, on relève encore l'apparition de l'adjectif « paludéen » pour qualifier l'atmosphère morbide qui étirent l'enfant sur la route qui le mène à Vannes,[21] ce dont Gide se souviendra peut-être pour sa première sortie ; et puis le fait que le héros se mette dans son adolescence à tenir son journal pour retracer le parcours de sa vie ; ou encore la manière dont il interroge sa vieille bonne sur sa mère,[22] comme le fera Gontran de Passavant sur la sienne à la mort de son père dans *Les Faux-Monnayeurs*.

II

On voit donc qu'au départ, Gide aurait pu sympathiser avec Mirbeau. D'autant que, se lançant alors dans le monde des lettres en publiant ses *Cahiers*, il a pu rêver d'un accueil comparable à celui que le journaliste avait réservé à *La Princesse Maleine*. Ainsi le 21 février 1891, à la sortie des *Cahiers d'André Walter*, Gide se tourne vers Pierre Louÿs pour faire le point sur son service de presse :

J'ai vu Barrès qui est précieux, et plusieurs autres [...] Je pense avoir Gille ; comment avoir Mirbeau ? et comment par Mallarmé ? [23]

On voit qu'il tient à un article de Mirbeau, dont l'importance est sans commune mesure avec celle de Philippe Gille, autre collaborateur du *Figaro*, et que Mallarmé constituerait alors un intermédiaire possible pour l'atteindre. Finalement, Gide lui fera bien parvenir son ouvrage dédié, comme il continuera de le faire par la suite, jusqu'à *Isabelle* et *Nouveaux Prétextes* en 1911.[24] Mais Mirbeau ne publiera aucun article sur eux, et on ne connaît même pas de lettre de lui à leur sujet.

Gide se fait donc une place dans un milieu des lettres qui n'est pas celui de Mirbeau, éprouve sa différence, et se sent bien éloigné de son côté journaliste et polémiste, avec ses aspects excessifs et violents. C'est ainsi qu'au début de 1898, il se met à abonder dans le sens de Ghéon qui a jugé la première pièce de Mirbeau, *Les Mauvais Bergers* — qui s'en prend aux responsables socialistes — « schématique, pleine d'intentions et sans génie » :

Impossible, cher ami, [lui répond-il] que *Les Mauvais Bergers* soient une bonne pièce — soient même seulement supportables. Ces articles du *Journal* sont d'une trop grossière stupidité, avec cette psychologie de guignol et cette sécurité dans la fausse note on ne peut rien qui vaille, c'est certain. Sarcey ! Mais c'est du génie qu'il a à côté de Mirbeau... Non, j'ai tort de me fâcher. Mirbeau « porte aux extrémités ». Scrutez ce mot, — il veut tout dire, — même la gifle ou pis.[25]

Ce n'est pas tendre, d'autant que Gide n'a pas vu la pièce. Mais ce jugement s'insère dans une querelle de journalistes : Sarcey, puissance du *Temps*, venait de s'en prendre aux *Mauvais Bergers*, à quoi Mirbeau avait violemment rétorqué par deux articles du *Journal* qui s'attaquaient « très méchamment à Sarcey », aux dires de J.-F. Nivet[26]. C'est dans le même esprit que Gide prendra, deux ans plus tard, le parti de Vielé-Griffin contre Mirbeau :

Toutes mes félicitations, cher ami : Mirbeau vous éreinte ; c'est bien fait pour lui : voilà ce que c'est que d'écrire *Le Journal d'une femme de chambre*. [27]

Mirbeau venait en effet de qualifier, dans *Le Journal* du 20 mai 1900, les vers de Vielé-Griffin de « piaulement inarticulé », et il avait récidivé le 10 juin, à propos de *La Chevauchée d'Yeldis* : « Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Quelle est cette langue ? Est-ce du patois américain ? Est-ce du nègre ? »[28]. On est donc bien devant l'affrontement de deux camps, et Gide se sent appartenir au milieu de *L'Ermitage* qui regroupe des poètes symboliste et d'où il vient de décocher quelques flèches à Mirbeau, on va le voir. Pour sa part Ducoté, directeur de la revue, venait d'écrire à Vielé-

Griffin, après le second article de Mirbeau:

Un homme dont l'ordure est la spécialité osait, il y a quelque temps, vous nommer dans une feuille qui est un réceptacle digne de lui. Alors, j'ai haussé les épaules ; on n'empêche pas un chien de lever la patte contre un temple.

Aujourd'hui cet individu recommence. Mais si une semblable injure honore et si vous avez la droit de la mépriser, nous autres qui vous admirons protestons de toute notre colère.[\[29\]](#)

Une telle citation relativise les attaques de Gide, et l'on voit combien Mirbeau pouvait les susciter. De son côté, Vielé-Griffin reçoit de multiples marques d'amitié et des félicitations comme celles de *La Plume* qui qualifie *La Chevauchée d'Yeldis* de chef-d'œuvre. Face à ceux qui, comme Mirbeau, privilégient les combats de la vie, se regroupent donc les tenants de la primauté de l'art, dont Gide.

III

Celui-ci vient pourtant de rejoindre les combats de la vie en s'associant, comme Mirbeau, à la "protestation" du 14 janvier 1898 en faveur de Dreyfus. Mais alors que Mirbeau s'engageait activement dans ce combat, Gide s'est contenté de donner son nom de loin, du bout des lèvres, indigné par la mauvaise foi des adversaires de la révision du procès. Et en cette même année, devenu le chroniqueur littéraire de *L'Ermitage*, il va s'y amuser à rendre à Mirbeau la monnaie de ses pièces, rivalisant avec lui de coups de griffes et de plaisanteries. Nous avons déjà cité le début de sa première chronique de juillet 1898, portant sur le « génie » de Mirbeau qui ne saurait excuser son manque de « talent ». En voici la suite, qui exécute un prétendu « article » qui n'est en fait que la prépublication d'un fragment du roman : *Le Jardin des supplices* :

Dans son dernier livre, un monsieur compte les étamines d'une fleur ; il compte ; une, deux, quatre, huit, dix, vingt... Il est lancé, quoi ! – Dites-lui donc que ce n'est pas vrai ; que tout cela c'est de la rhétorique ; que lorsqu'on compte sérieusement, on commence par petits groupes, et qu'on ajoute enfin par unités ; qu'on compte de plus en plus lentement, et qu'il fallait écrire, pour être vrai : cinq, huit, dix, onze, douze, treize – et continuer difficilement. – Mais voilà : s'il était plus vrai, M. Mirbeau serait moins brutal, et s'il était moins brutal, il ne serait plus rien du tout. Non, cher Angèle, s'il avait seulement un peu de talent, je vous affirme qu'il n'oserait plus écrire. – Ah ! souhaitons-lui du talent, chère Angèle ![\[30\]](#)

On sent bien, dans cette querelle que P. Masson juge à juste titre mesquine, un prétexte du jeune coq qui, accédant à une nouvelle tribune, cherche à rivaliser avec son grand aîné, au nom même de la vérité de la vie, référence suprême pour Mirbeau. Le mois suivant, il récidive :

M. Mirbeau écrit toujours. Je vous parlais de son génie, l'autre jour et de l'absence de son talent ; le génie consiste à croire que l'on peut s'en passer ; moins il a du talent, M. Mirbeau, plus son génie consiste à croire qu'il peut s'en passer ; il rachète son manque de talent par une véritable pléthore de génie. C'est affreux.

Comme Mirbeau s'abstient de répliquer, Gide, après s'être dressé sur ses ergots, se fait plus conciliant, et dans le numéro suivant, il feint de croire qu'il s'est amélioré grâce à ses conseils :

Je suis heureux que vous ayez pu parler à M. Mirbeau. Je remarquais bien en effet que ses derniers articles devenaient meilleurs.

Dans sa *Lettre à Angèle* suivante, il se met même à décréter : « Les articles de M. Mirbeau deviennent bons. »[\[31\]](#) Ainsi le professeur Gide salue-t-il les progrès de l'élève Mirbeau !

Au fond, ce feuilleton Mirbeau n'est pas bien méchant, et Gide s'est frotté à Mirbeau « pour de rire », comme diraient les enfants, pour affirmer sa différence, tester son pouvoir parmi les siens. Il se comporte là un peu comme Yves Lagoanec, le héros de « La livrée de Nessus », avec son baron :

Je me sentais très libre, très à mon aise avec ce pauvre homme qui m'avait, du premier coup, livré toute sa faiblesse. Et j'éprouvais comme un violent plaisir à le dominer par l'insolence et par la peur.[\[32\]](#)

Dans l'hommage à Mirbeau des *Cahiers d'aujourd'hui*, en 1922, Henri Béraud, un des ennemis les plus acharnés de Gide, écrira à propos de cet épisode :

Nous avons raison, Mirbeau, de vous aimer ainsi, pour ce que vous fûtes : le mâle forcené qui arrachait à Mademoiselle Andrée Gide de petits cris, au temps où cette jeunesse se confiait à Angèle, son amie de pension.[\[33\]](#)

Ceci étant, Gide tient à marquer sa solidarité avec Mirbeau lorsque celui-ci se voit contraint de revendiquer son droit au changement pour faire front devant les antidreyfusards qui exhument

certaines de ses anciennes déclarations antisémites. Sa *Lettre à Angèle* de décembre 1898 se met à louer l'article de Mirbeau « Palinodies », d'autant plus que lui-même a bien pris conscience de ses propres mutations internes, en matière d'esthétique comme aussi d'idéologie :

M. Mirbeau fait comme tant d'autres devraient faire : il change. Dans un article remarquable – (peu s'en faut que je ne dise admirable) – de *L'Aurore* du 15 novembre, intitulé « Palinodies » il écrit : « Aujourd'hui, j'aime des personnes, des choses, des idées qu'autrefois je détestais, et je déteste des idées, des choses et des personnes que j'ai aimées jadis. » Que M. Mirbeau nous permette donc de faire comme lui, de l'aimer d'autant plus aujourd'hui que nous l'aimions moins naguère et qu'il en est plus revenu. [...] Seuls ceux qui sont morts, ou presque, ne se contredisent pas. C'est l'avis de M. Mirbeau qui tient à vivre et c'est le mien. Depuis trois mois déjà je vous disais que les articles de M. Mirbeau devenaient meilleurs ; je le disais avec quelque ironie d'abord, craignant que l'excellence des causes qu'il plaidait ne disposât trop ma faveur – mais non : ce dernier article est bon de tous points. Ce qu'il y dit n'est point facile et pourtant reste parfaitement juste ; Le ton a perdu cette mauvaise allure d'assommeur qui tant, avant, nous déplaisait ; et pourtant l'ironie reste forte, droite et directe — comme vous devriez me l'enseigner.[...]

Ceux qui ne changent pas sont gens de peu d'esprit. Le mot de Renan, que citait Mirbeau, est exquis [...] : « Moi, cher maître, lui disait-on, je n'ai jamais varié dans mes convictions. – Celui qui parle est, dit Mirbeau, un fier jeune homme. » – Et Renan de répondre alors : « Vous n'avez donc jamais pensé ? »

On remarque la subtilité de la plume, car d'une part Gide s'ingénie à insérer cette déclaration d'adhésion et d'amour dans son propre feuilleton Mirbeau en cours, sans rien renier de ce qu'il a pu déclarer antérieurement et tout en se permettant de revendiquer ses propres changements, et il excuse sa propre ironie auprès de Mirbeau tout en faisant mine de la justifier. Ceci fait, il ne peut s'empêcher de lui donner un nouveau coup de griffe en rappelant ses propres griefs (« Le ton a perdu cette mauvaise allure d'assommeur ») tout en faisant mine de louer Mirbeau sans restriction. En outre sa louange de l'ironie de Mirbeau (« forte, droite et directe ») lui permet de faire remarquer qu'elle n'est pas la sienne, plus subtile (« comme vous devriez me l'enseigner », a-t-il ajouté).

Son dernier feuilleton Mirbeau dans *L'Ermitage* sera, pour la première fois, un compte rendu de son ouvrage : *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique*, reprise de contes et de chroniques des années passées parue en décembre 1901. C'est, une fois de plus, de façon retorse, un article qui se présente globalement comme favorable et même louangeur, mais habile à distiller quelques piques et un peu de venin en cours de route. Le voici :

Je ne me plaindrai pas que, d'un bout à l'autre de l'œuvre de M. Mirbeau, il n'y ait pas un homme sain, il n'y ait pas un honnête homme ; je m'en passe très volontiers. Si M. Mirbeau n'en peint point, c'est apparemment qu'il saurait mal les peindre ; c'est aussi qu'il ne s'y intéresse pas. – M. Mirbeau est fait de la curieuse étoffe de ces satiristes, qui semblent n'exister qu'en raison de ce qu'ils attaquent. Les monstres leur sont absolument indispensables. [...] C'est ce que fait M. Mirbeau. Il s'arc-boute contre sa lance ; ce dont il a besoin, c'est de motiver sa posture ; peu lui chaut que l'ennemi soit vrai. Il a bien plus beau jeu avec ceux qu'il invente. Ah ! comme il les ridiculise ! Comme il s'irrite bien des bosses qu'il leur met ! Il semble s'y piper lui-même. Son têtue procédé d'outrance lui fournit des guignols qui ne manquent pas de laideur. Quand il leur prête un nom connu, les baptise Sarcey, Emile Ollivier, Leygues, et nous les veut bailler pour portraits, il irrite : il ne sait pas *voir ressemblant*. Dès qu'il ne les nomme plus que Fistule, que Chomassus, Tarte ou Portpierre, il devient assez amusant : peu nous importe alors qu'il imagine ou s'imagine copier. Les dialogues sont nets, inégaux, mais parfois très bons ; les récits parfois vigoureux. Si tout le chapitre de « Fistule » est stupide péniblement, tout le chapitre de « Portpierre », l'épisode du hérisson, certains des récits chez Triceps, d'autres encore sont bien menés, curieux et pressants.[34]

Premier constat donc, en forme de syllogisme : tous les personnages de Mirbeau sont des êtres soit abjects et condamnables, soit misérables ou fous (il faut entendre ici « honnête homme » au sens classique) ; mais c'est que « les monstres [lui] sont absolument indispensables », et il les invente au besoin ; donc, il sait à merveille les ridiculiser, ce qui fait de lui un don quichotte des temps modernes, « arc-bouté contre sa lance », s'attaquant à tous les notables et représentants des corps constitués. Deuxième constat : il est bien meilleur quand il s'en prend à ses personnages de fiction qu'aux personnes réelles qui lui servent de têtes de Turc — comme Sarcey, qu'il appelle « l'éminent bafouilleur du *Temps* », qui revient à plusieurs reprises, ou Emile Ollivier dont il dresse un portrait charge — car dans ce dernier cas l'outrance et la caricature lui font manquer sa cible, et provoquent l'irritation. Troisièmement, son talent de conteur est inégal, avec « parfois » des réussites dans les dialogues et le récit. Il aurait pu ajouter qu'il avait en commun avec Mirbeau la curiosité des « originaux, [des] extravagants, [des] imprévus, ce que les physiologistes appellent les dégénérés »[35], lui qui écrira, en ouverture à ses *Souvenirs de la Cour d'assises* :

De tout temps les tribunaux ont exercé sur moi une fascination irrésistible. En voyage, quatre choses surtout m'attirent dans une ville : le jardin public, le marché, le cimetière et le palais de justice.[36]

Le futur auteur des *Caves du Vatican* a dû être aussi intéressé par certaines charges anticléricales, et surtout par diverses manifestations en l'homme d'un instinct de meurtre, par la manière dont celui-ci peut prendre possession de lui à son insu, comme dans « La livrée de Nessus » ou l'aventure de M. Tarte[37]. Ceci nous ramène vers *Le Jardin des supplices*, que Mirbeau a publié en 1899, dont Gide n'a jamais parlé, mais qui contient certaines analogies assez troublantes avec le crime gratuit de Lafcadio.

Je ne m'étendrai pas sur les rapports intertextuels entre *Le Jardin des supplices* et *Les Caves du Vatican*, puisque j'y ai déjà consacré un article[38], mais j'en rappelle l'essentiel. Dans le « Frontispice » de son roman, Mirbeau met en scène un cénacle d'amis qui « disputaient sur le meurtre », que l'un d'eux qualifie d'

instinct vital qui est en nous... qui est dans tous les êtres organisés et les domine, comme l'instinct génésique... [...] Nous sommes tous, plus ou moins, des assassins... [39]

Bientôt, la discussion aborde le problème de l'impunité d'un crime gratuit (« Un homme intelligent et qui raisonne peut, avec une imperturbable sérénité, commettre tous les meurtres qu'il voudra. Il est assuré de l'impunité... », 45), de la pulsion qui mène au crime, et de l'impression, le commettant, d'être semblable à Dieu créateur du monde, toutes choses qu'on retrouvera dans *Les Caves du Vatican*.

Puis vient le récit d'une espèce de crime gratuit, ou plutôt involontaire, commis dans un « compartiment de première classe ». Le narrateur rapporte son dégoût violent pour un voyageur, qui le mène jusqu'à ce qu'il qualifie d'acte de folie :

Quelle folie soudain me traversa l'esprit ?... En vérité, je ne sais... Car si j'ai été sollicité souvent par le meurtre, cela restait en moi à l'état embryonnaire de désir [...]... Je me levai doucement en m'approchant du dormeur, les mains écartées, crispées et violentes, comme pour un étranglement... (56)

Chez Mirbeau, le meurtre n'est pas commis directement, mais il résulte de l'extrême frayeur du passager :

Quand le train s'arrêta, l'homme ne descendit pas... [...] Il était mort !... Je l'avais tué d'une congestion cérébrale... (57)

On sait comment Lafcadio sera amené à son crime gratuit, par jeu et par défi, au terme d'un long monologue intérieur que Gide réinvente en la circonstance pour motiver, non le crime, mais le criminel, élément principal qui différencie le récit de Gide de celui de Mirbeau. Mais on y retrouve encore d'autres éléments similaires, comme l'ambivalence entre pulsion de mort et d'amour, l'ivresse de la toute-puissance qui égale à Dieu, l'effet de déterritorialisation du train, l'envie de renouer avec l'homme primitif, loin de la civilisation.

IV

Gide ne parlera jamais d'une quelconque influence que Mirbeau aurait exercée sur son œuvre, mais il est certain que les deux écrivains se lisent mutuellement. Le compte rendu des *Vingt et un jours d'un neurasthénique* donne une assez bonne idée de ce qu'est devenue la relation de son auteur à son aîné : c'est un bon écrivain, plaisant à lire, mais qui ne connaît pas la nuance et ne sait donner sa mesure que dans l'outrance, la caricature et la polémique. Le tout est enveloppé d'une certaine condescendance de celui qui tient toujours à souligner qu'il n'appartient pas au même monde.

Pour faire bonne mesure, Gide excelle dans l'art de l'esquive : reprenant cette dernière chronique dans *Prétextes*, en 1903, il y ajoute habilement cette note qui lui permet de louer Mirbeau tout en se dispensant de donner un véritable compte rendu de sa nouvelle pièce :

La nouvelle pièce de M. Mirbeau: *Les Affaires sont les affaires*, paraît, comme achève de s'imprimer ce volume. J'eusse voulu exprimer mieux que dans une note tout le bien que je pense de cette belle œuvre, excellente en plus d'un endroit.[40]

En 1900-1901, les deux hommes sont amenés à se fréquenter, car Gide a rallié alors *La Revue blanche* où il remplace Léon Blum et dont Mirbeau est un pilier. C'est au moment où Mirbeau y publie en feuilleton son *Journal d'une femme de chambre*, que Gide et ses amis se mettent aussitôt à critiquer. C'est ainsi qu'Henri Ghéon rapporte à son ami, le 6 mars 1900 :

Je passai à *La Revue blanche* [...]. Mirbeau trônant, Alex Natanson accourant à lui.

« Il est effrayant votre dernier feuilleton ! »

Mirbeau, grand homme.

« Il faut aller jusqu'au bout ! »

Ah ! ah ! ah ! Jusqu'au bout de quoi ? Est-ce qu'il se figure écrire autre chose qu'une cochonnerie imbécile ?^[41]

Quelques mois plus tard, le même Ghéon écrit à Vielé-Griffin : « C'est très, très drôle ! De plus en plus bête ce pauvre Mirbeau. Je vous en prie, lisez les quelques phrases de préface qu'il a osé adjoindre à son triste roman. »^[42] On voit que les amis de Gide ne ménagent pas Mirbeau, et que Gide semble partager leur avis à propos du *Journal d'une femme de chambre*, comme on l'a vu déjà. Alors qu'il pense en parler dans *L'Ermitage*, c'est Rachilde qui s'en acquitte dans *Le Mercure de France*, déclarant que Mirbeau a écrit un « livre cochon »^[43], ce que Gide approuve^[44]. Il semble bien qu'on soit ici devant une réaction de classe d'une bourgeoisie qui s'est sentie agressée et outragée par un ouvrage qui dévoilait, d'une façon outrancière et crue, ce que pouvait être l'intimité de leurs maisons et de leurs mœurs ! Une comparaison avec l'*Isabelle* de Gide montrerait la différence de traitement de motifs comparables concernant la vie domestique. Là où Mirbeau s'attache à la matérialité, Gide explore les drames secrets des relations interpersonnelles.

Voici un échantillon des relations de Gide et de Mirbeau à cette époque, selon ce récit d'une rencontre à *La Revue blanche* que Gide fait à Ghéon :

Aux bureaux de *La Revue blanche*. J'allais sortir quand entre le couple Mardrus [...]. Entre Mirbeau. Salutations. Je m'écarte et ne salue pas ou à peine. Mardrus me raccroche au moment où je veux fuir. « Vous avez peur de Mirbeau ? Entrez donc. » Et ma foi j'entre assez amusé, dans la turne de Fénéon. Mirbeau soliloquant déjà se penche vers Fred Natanson : « J'entreprends disait-il une nouvelle campagne. Contre les médecins. Prodigieux, ces médecins ! Depuis quinze jours je lis des journaux de médecine, — beaucoup de journaux de médecine ; c'est prodigieux ! On ne s'imagine pas ça... » et le voilà partant contre « les antiseptiques » dont le principal et le plus noir prend dans la bouche de Mirbeau l'étrange nom de « la cacoïne » !! Je n'exagère point — Mardrus le calme un peu en lui faisant remarquer que la cocaïne est plus généralement considérée comme anesthésique. [...] Je me penche vers Mardrus et à haute voix : « Je serais bien curieux de savoir si Monsieur Mirbeau a lu le livre de Melchine. » — Alors Mirbeau : « Non, Monsieur Mirbeau ne l'a pas lu ; mais va le lire ; on lui en a dit le plus grand bien. » — Nouveau silence. [...] Mais Mirbeau ayant dit qu'après *Jude l'Obscur*, *L'Education sentimentale* lui avait paru du dernier médiocre, le grand silence s'est de nouveau refermé.^[45]

Un peu plus tard, il notera dans son *Journal* cette sentence, après un passage à *La Revue blanche* : « Mirbeau est excessif, brutal, succulent comme ses articles, et stupide comme eux. »^[46] Plus tard, Gide explicitera bien ce balancement et cette ambivalence :

Et que lui resterait-il à faire, à Mirbeau, s'il ne pourfendait point ? C'est là sa vocation et son occupation première. Il retomberait à plat s'il ne s'imaginait environné de monstres.

Au demeurant il ne m'est point antipathique ; au contraire ; et son contact est chaleureux. Mais rien à apprendre près de lui. Pas même moyen de se renseigner exactement.

Plus un humoriste est intelligent, moins il a besoin de déformer la réalité pour la rendre signifiante. ^[47]

V

Pourtant ce mépris de la part de Gide n'est qu'un aspect de leurs rapports, car diverses circonstances provoquent quelques relations personnelles entre eux. En voici une, fort anecdotique il est vrai, qui apparaît comme une apostille au *Journal d'une femme de chambre*. En effet, c'est Mme Alice Mirbeau, épouse de l'écrivain, qui adresse à Mme André Gide, le 8 février 1903, la lettre suivante :

68 Avenue du Bois de Boulogne

8 février 1903

Madame,

Je viens vous demander des renseignements sur Alice Servolin que vous avez à votre service. Elle me dit devoir vous quitter parce qu'elle ne veut pas rester longtemps à la campagne.

J'aurais bien désiré vous voir, car espérant que les renseignements seront très bons, j'aurais voulu vous demander de la laisser partir mercredi et, si vous n'avez personne en vue, je me serais permis de vous recommander une jeune fille de 24 ans qui, après

avoir appris le métier de couturière, a été placée comme femme de chambre chez un médecin à Alfortville. La raison pour laquelle je ne la garde pas est qu'elle tient à faire du service de table, ce qu'elle n'a pas à faire chez moi. Elle représente bien et fait très bien le service en général. Je connais sa famille. Son prix est 55fr. vin compris.[48]

Cette proposition semble un peu bizarre de la part d'une inconnue, mais si vous voulez bien, Madame, parler à votre mari de Mr. Octave Mirbeau, nous serons un peu plus en pays de connaissance.

Vous serez fort aimable de me répondre le plus tôt qu'il vous sera possible.

En vous remerciant d'avance, veuillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments distingués.

A. Mirbeau[49]

Or, c'est André Gide lui-même qui lui répondra, conservant le brouillon de sa lettre, fort diplomatique :

Madame

Ma femme très souffrante depuis quelques jours et couchée s'excuse de ne pouvoir vous écrire elle-même et me prie de vous donner à sa place les renseignements les meilleurs sur Alice Servolin dont nous avons toujours été très satisfaits. En temps ordinaire ma femme se serait fait un plaisir de *hâter à votre gré +vous* | laisser partir Alice aussitôt que vous le désirez — mais, malade, et pouvant *souffrir s'ils ne sont* | ayant besoin de soins et habituée au service d'Alice, elle vous prie de la lui laisser encore cette semaine, regrettant de ne pouvoir accepter votre proposition.

Veuillez, Madame, accepter mes hommages et me rappeler au cordial souvenir de Mr Octave Mirbeau.[50]

Cinq ans plus tard, c'est le théâtre qui sera l'occasion de l'unique échange de lettres entre eux qui nous soit connu. En décembre 1907, Gide notait dans son *Journal*, sur *La 628-E-8*:

On parle de la psychologie de Mirbeau et du naturalisme ou réalisme de Zola, parce que l'un et l'autre parlent impudemment de ce que l'on cachait. Il faut reconnaître qu'ils en parlent mieux que du reste — que de ce dont tout le monde parle. Les pages les mieux réussies sont celles où il garde le mieux le ton et l'allure de la conversation ; certaines, en ce sens, sont à peu près parfaites ; cela ne s'élève jamais au-dessus. Il s'indigne et s'enthousiasme, on ne sait trop pourquoi, mais sincèrement je veux le croire, et comme un enfant, il aime se fâcher ; c'est le meilleur de lui. Il écrit tout chaud, sans réfléchir ; note ses tremblements comme on fait ceux d'un sismographe. L'esprit satirique empêche complètement chez lui l'esprit critique.[51]

C'est donc louangeur, en dépit des réserves habituelles sur les emportements de Mirbeau et de la condescendance du ton. De son côté, Mirbeau a dû promettre à Gide de lui envoyer l'ouvrage complet, c'est-à-dire dans sa version comportant le chapitre censuré sur la mort de Balzac, qui avait fait scandale, en même temps qu'il a dû lui annoncer que la Comédie-Française allait jouer *Le Foyer*, sa dernière pièce écrite en collaboration avec Thadée Natanson, puisque, dans une lettre du 7 février 1908, Gide écrit à Mirbeau notamment ces deux phrases exhumées par Pierre Michel :

Quel plaisir ça me ferait d'assister à la répétition générale. Acceptez la violence de mon désir en hommage et qu'elle vous aide à excuser mon indiscretion. [...] Je n'ai toujours pas reçu votre 628. Mais je ne l'en ai pas moins lu, et c'est là l'important.[52]

Pourquoi ce vif intérêt de Gide pour cette dernière pièce de Mirbeau ? Les raisons en sont probablement complexes. D'une part, Gide avait éprouvé une vive admiration pour *Les Affaires sont les affaires*, qui l'ont « beaucoup épaté »[53]. D'autre part, il est en train de se débattre avec son propre théâtre qui ne lui apporte que des déboires, alors que Mirbeau y rencontre de grands succès. En ce mois de janvier 1908, la représentation de son *Roi Candaule* à Berlin a été un échec cuisant, et il en a été mortifié. Il est aussi encore sous le coup de l'heureuse surprise de l'appréciation de Mirbeau concernant son *Immoraliste*, — « admirable livre dont on n'a pas parlé », avait-il déclaré au cours d'une interview publiée par *Le Matin*. [54] Il n'est pas impossible non plus qu'il ait été attiré par le sujet de la pièce, exposant l'exploitation à laquelle se livrent des foyers prétendument charitables, sous l'égide d'un sénateur académicien, alors que lui-même veut s'engager à son tour dans l'exploration des dessous de la société contemporaine dans ses *Caves du Vatican*. A cela s'ajoute le fait que Gide traverse alors une période assez sombre de son existence, qu'il a du mal à travailler.[55] et qu'il se sent probablement l'envie de se rapprocher de Mirbeau pour se stimuler à son contact.

Toujours est-il que Mirbeau lui répond aussitôt en lui envoyant un « exemplaire complet » de *La 628-E-8*, avec donc le chapitre censuré, et par la même occasion, il invite Gide à une hypothétique répétition générale du *Foyer*, qui risque de n'avoir pas lieu de sitôt. Car si Mirbeau et

Claretie — l'administrateur de la Comédie-Française où la pièce doit être jouée — se sont bien mis d'accord sur la distribution et l'échéancier, si la lecture aux interprètes a eu lieu le 5 février et les répétitions ont bien commencé le 7, Claretie a été choqué par plusieurs passages, en particulier par les plaisanteries sur l'Académie française à laquelle il appartient, qualifiée par Mirbeau de « vieille sale », et il a exigé des modifications des auteurs.[\[56\]](#) Voici donc la lettre qu'il adresse à Gide, qui fait état d'une situation de crise :

[68] 84 Avenue du Bois de Boulogne

9 février 1908

De tous nos amis spirituels, vous êtes, mon cher Gide, le premier inscrit sur la liste de notre répétition générale.

Mais l'aurons-nous, cette répétition générale ? Hélas j'en doute.

Claretie est affolé. Chaque mot de notre pièce est comme un coup de couteau pour lui. Hier, il m'a dit, tout vert de peur : « Ah ! je ne me vois pas dans ma loge le jour de votre répétition générale. » Et peu après, il a ajouté : « Non, non, il est impossible que je reste administrateur de la Comédie. Je m'en vais avant la représentation. » Or, comme il ne s'en va pas...

Je ne sais pas ce qui va se passer.

A vous, mon cher Gide, toutes nos ferveurs. Octave Mirbeau.

P.S. Je vous envoie un exemplaire complet de la 628-E-8.[\[57\]](#)

La lettre est cordiale, mais quelque peu emphatique. Son « nous » renvoie aux deux auteurs, Thadée Natanson — rédacteur en chef de *La Revue blanche* — et Mirbeau, qui annoncent donc à Gide qu'ils l'ont promu au premier rang de leurs « amis spirituels », ce qui peut surprendre. La raison en est peut-être que la « répétition générale » est non seulement lointaine, mais qu'il n'est pas certain qu'elle ait lieu. Car les obstacles s'amoncellent, qui iront jusqu'au procès en avril, lequel débloquera la situation. Or Mirbeau peut imaginer que Gide pourrait intervenir dans le différend qui l'oppose à Jules Claretie, lui aussi journaliste, romancier et auteur dramatique, ce Claretie qu'il qualifiera bientôt devant Gide « de bandit, d'assassin »[\[58\]](#). Toujours est-il qu'il expose bien une situation bloquée et qu'il termine sa lettre en adressant à son « cher Gide » leurs « ferveurs », terme éminemment gidien.

L'affaire traînera en effet, puisque les répétitions du *Foyer* sont renvoyées en novembre, et que la première ne sera donnée que le 7 décembre 1908. On ne sait si Gide figura à la générale, pris qu'il est alors par le second lancement de *La Nouvelle Revue Française*, mais on sait qu'il assista à la représentation du 2 mai 1909[\[59\]](#), dont il n'a rien dit.

VI

Il faudrait encore mentionner que Gide n'a pas manqué de solliciter le concours ou l'appui de Mirbeau chaque fois que cela lui a paru nécessaire en faveur de l'un ou l'autre de ses amis ou protégés : Ghéon[\[60\]](#), Philippe, Michel Yell[\[61\]](#), Marguerite Audoux, Jacques Copeau[\[62\]](#). J.-F. Nivet et P. Masson l'ont évoqué, trop brièvement,[\[63\]](#) mais j'l me paraît préférable de terminer ici par une rencontre ultime, symptomatique de la convergence des intérêts et des sympathies de Mirbeau et de Gide. Il s'agit de leur admiration commune pour *La Faim* de Knut Hamsun, qui s'est manifestée par une rencontre tardive, lorsqu'en 1950 la réédition de ce roman norvégien a réuni la préface d'André Gide — l'un des derniers textes qu'il ait écrit — et l'introduction de Mirbeau qui datait, elle, de mars 1895.[\[64\]](#) Mirbeau proclamait l'œuvre « extraordinaire, [...] unique, de premier ordre et qui passionne », et Gide parle d'un

livre étrange. Au bout de peu de temps on a des larmes et du sang plein les doigts, plein le cœur. Dans son édition d'avant guerre, je crois que j'avais été l'un des premiers à le lire ; puis aussitôt à le faire admirer autour de moi.

Mais la direction de leurs propos diverge : Mirbeau insistait sur l'aspect autobiographique du roman, déclarant avec sa fougue coutumière : « Il faut aimer cet homme ; il faut suivre, avec passion, cet admirable et rare artiste, à la simple image de qui j'ai vu briller la flamme du génie », tandis que Gide met l'accent sur le « cas clinique » qui éclaire les « gouffres [qui] nous environnent de toutes parts, dont nous commençons seulement à entrevoir les profondeurs »[\[65\]](#). On voit donc

bien que, si les deux écrivains sont requis par les êtres et les œuvres singuliers et étranges, Mirbeau reste avant tout tourné vers les hommes et vers les réalités de la vie, qu'il a envie de porter secours à cet écrivain qui lui est inconnu et de l'aimer, alors que Gide loue la singularité de l'ouvrage, son caractère documentaire et la manière dont il requiert le lecteur. On notera aussi que, quand il a lu le livre une première fois en 1895, il a pu constater quelques convergences avec *Paludes*, sa première sortie qu'il venait de terminer: soliloque comparable du narrateur, présence du saugrenu, sorte d'absurdité d'une existence dont on ne parvient pas à s'extraire.

Il y aurait encore à glaner ici ou là, mais nous avons vu l'essentiel: Gide a souvent été agacé par la personne et les écrits de Mirbeau, ses excès, la violence et la brutalité de ses attaques et de ses invectives, et il lui reprochera constamment de « s'imagin[er] environné de monstres. »^[66] Mais il sait depuis sa jeunesse que c'est un homme qui compte, un homme influent, et aussi un homme de cœur, d'une « générosité foncière »^[67], dont l'œuvre abonde en traits de génie, même si elle est inégale et n'est pas celle d'un artiste, épris de mesure et de beauté. En dépit de leurs divergences, ils ont su se reconnaître et s'apprécier, leurs voies ont convergé à plusieurs reprises, et tout en appartenant à des mondes différents, ils ont eu quelques admirations, amis et combats en commun.^[68] Et jusqu'aux *Caves du Vatican*, en 1914, Gide n'a cessé d'adresser ses œuvres à Mirbeau, toutes dédicacées sauf la dernière — quinze volumes au total^[69] —, ce qui témoigne de son égard envers lui et de sa considération.

Alain GOULET

Université de Caen

[1] Jean-François Nivet, « Gide et Mirbeau », *BAAG*, N° 81, janvier 1989, p. 27-39 ; Pierre Masson, « Gide et Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°4, 1997, p. 386-399.

[2] Cf. Gide : « Rien de plus différent que ces deux familles; rien de plus différent que ces deux provinces de France, qui conjuguent en moi leurs contradictoires influences. » (*Si le grain ne meurt*, in *Souvenirs et voyages*, Gallimard, "la Pléiade", 2001, p. 89) ; et Mirbeau, « Palinodies ! », *L'Aurore*, 15 novembre 1898.

[3] Les deux hommes ont vingt-et-un ans et demi de différence.

[4] *Journal I: 1887-1925*, Gallimard, "Bibl. de la Pléiade", 1996, p.126 (8 janvier 1891).

[5] 18-19 octobre 1890, *Subjectif*, in *Cahiers André Gide I*, Gall., 1969, p. 85, complété par P. Masson, *art. cit.*, p. 386.

[6] Mirbeau, *Le Calvaire*, Paris, Albin Michel, 1925, p. 66, 87.

[7] "Lettre à Scheffer", in Gide, *Œuvres complètes*, t. IV, NRF, p. 616-617.

[8] *Les Cahiers d'André Walter*, Gallimard, "Poésie", 1986, p. 68.

[9] Allusion à la querelle des *Mauvais Bergers*.

[10] *Essais critiques*, Gallimard, "Bibl. de la Pléiade", 1999, p. 13.

[11] En janvier 1891, cf. *Objectif*, BLJD g1563, p.19 (inédit).

[12] *Si le grain ne meurt*, *op. cit.*, p. 151.

[13] *Ibid.*, p. 137.

[14] Sébastien Roch, UGE, « 10/18 », 1977, p. 150.

[15] *Si le grain ne meurt*, *op. cit.*, p. 240-241.

[16] Cf. : « la réclamation de mon cœur devint, à la tombée du jour, si véhémement que, tout en marchant à grands pas [...], j'appelai instamment ce camarade dont l'exaltation fraternelle eût gémellé la mienne, et je me racontais à lui, et lui parlais à haute voix, et sanglotais de ne le point sentir à mon côté. » (*Si le grain ne meurt*, *op. cit.*, p. 244).

- [17] *Corydon*, in *ÆC*, NRF, T. IX, p. 317-318.
- [18] *Sébastien Roch*, *op. cit.*, p. 189.
- [19] *Notes d'un voyage en Bretagne*, in *ÆC I*, p. 16-22. Curieusement, on n'en trouve aucune trace dans la version que nous livre la nouvelle édition des *Notes d'un voyage en Bretagne*, dans *Journal I: 1887-1925*, p. 78-103.
- [20] *Notes d'un voyage en Bretagne*, in *ÆC I*, p. 17.
- [21] « Et l'haleine de la mort recommençait à charrier [...] les lourdes émanations paludéennes, et les tourbillons de poussière cosmique, larves invisibles de l'éternelle pourriture. » (*Sébastien Roch*, p. 94).
- [22] Cf. *Sébastien Roch*, p. 299-300.
- [23] Gide-P. Louÿs-P. Valéry, *Correspondance, 1888-1920*. Gall., 2004, p. 406. Il faudrait s'assurer que « par » n'est pas « pour », ce qui changerait alors considérablement le sens.
- [24] Cf. P. Masson, *art. cit.*, p. 386-387.
- [25] A.Gide – H. Ghéon, *Correspondance*. Gall., 1976, p.150 (1er février 1898).
- [26] Mirbeau, « Une visite à Sarcey », et « Rien du tout », *Le Journal*, 2 et 30 janvier 1898, Cf. J.-F. Nivet, *art. cit.*, p. 28.
- [27] A. Gide, *Correspondance avec Francis Vielé-Griffin*, Presses Universitaires de Lyon, 1986, p. 27 (11 juin 1900).
- [28] Cité dans la *Correspondance avec Francis Vielé-Griffin*, p. 79.
- [29] Edouard Ducoté à Vielé-Griffin, 10 juin 1900, *ibid.*, p. 79-80.
- [30] *L'Ermitage*, juillet 1898, cité dans *Essais critiques*, p. 13-14.
- [31] *L'Ermitage*, août, septembre et novembre 1898, cités dans *Essais critiques*, p. 14-31.
- [32] « La livrée de Nessus », *Le Journal*, 23 mai 1897, et *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique*, ch. XXII (« 10/18 », p. 349).
- [33] Henri Béraud : « Notre Mirbeau, en province », *Les Cahiers d'aujourd'hui*, 9, 1922, « Octave Mirbeau », p. 148.
- [34] *L'Ermitage*, déc. 1901, p. 410-411, repris dans *Essais critiques*, p. 120-121.
- [35] « En traitement », *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique*, ch. XXI (« 10/18 », p. 332).
- [36] *Souvenirs de la Cour d'assises*, in *Souvenirs et voyages*, *op.cit.*, p.9.
- [37] *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique*, ch. XXI et XXII.
- [38] « Du Jardin des supplices et des Caves du Vatican », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°90-91, avril-juillet 1991, p.371-380.
- [39] *Le Jardin des supplices*, Gallimard, « Folio », 1988, p. 44-45.
- [40] *Prétextes*, Mercure de France, 1903, p. 246.
- [41] A.Gide – H. Ghéon, *Correspondance*, Gall., 1976, p. 267 (6 mars 1900).
- [42] Cité dans *ibid.*, p. 282.
- [43] Rachilde, « *Le Journal d'une femme de chambre* », *Mercure de France*, oct. 1900, p. 183-186.
- [44] « Excellent l'article de Rachilde sur Mirbeau. », déclare Gide à Ghéon, le 14 octobre 1900 (A.Gide – H. Ghéon, *Correspondance*, p. 304).
- [45] *Ibid.*, p. 385-386 (1^{er} janvier 1902).
- [46] *Journal I: 1887-1925*, "Bibl. de la Pléiade", 1996, p. 338 (29 janvier 1902).
- [47] *Ibid.*, 1^{er} janvier 1910, p. 627.
- [48] Ces 55F par mois sont à comparer avec le traitement d'un instituteur de l'époque, de 230F par mois.
- [49] Lettre de Mme Alice Octave-Mirbeau à Mme André Gide, 2p.1/2, BLJD, g 695-1. Nous en donnons la copie complète, ainsi que des suivantes, pour rectifier certaines inexactitudes de la transcription qu'en a donnée J.-F. Nivet dans son article.
- [50] Brouillon de la lettre d'André Gide à Alice Octave-Mirbeau, BLJD, g 695-2. Les corrections ont été notées selon le code utilisé dans notre cédérom *Edition génétique des Caves du Vatican* (Sheffield, André Gide Editions Project; et Paris: Gallimard, 2001. Code Sodis : A 79716).

[51] *Journal I*, p. 582.

[52] Extraits d'une lettre de Gide à Mirbeau, du 7 février 1908, communiqués par Pierre Michel qui les a recopiés sans autre référence ni mention de source.

[53] Gide répond à Ghéon, qui lui a écrit : « Je lis surtout, *Les Affaires sont les affaires* — eh ! le meilleur Mirbeau que je sache ma foi ! » : « La pièce de Mirbeau m'a beaucoup épaté. Quand il est bon, il devient brusquement presque excellent. Décidément rien n'est embarrassant comme *l'intelligence* ; il faut savoir être assez intelligent pour s'en passer. » (A. Gide – H. Ghéon, *Correspondance*, t.I, Gall., 1976, p. 514-517).

[54] *Le Matin* du 8 août 1904 a publié une interview d' Octave Mirbeau où l'on lit : « M. Mirbeau, excité, s'abandonnait à des jugements sévères que je n'ose rapporter. [...] Citez-moi, dis-je enfin, des « jeunes » intéressants, originaux. Octave Mirbeau me loua vivement *l'Immoraliste* d'André Gide, « admirable livre dont on n'a pas parlé » ; les drames touffus, où il y a des parties de premier ordre, de Paul Claudel, consul à Fou-Tchéou [...] ». Le 23 octobre 1907, Gide écrivait à Emile Haguenin : « Je voudrais joindre à ces découpures, l'excellente étude de Drouin sur *L'Immoraliste* — irretrouvable pour l'instant. [...] J'ai confiance que le livre est assez bon pour attendre. « Livre admirable, dont on n'a pas assez parlé » s'écrie Mirbeau, longtemps après, au cours d'une interview — fort galamment, car je n'avais pas été tendre pour lui du temps que moi-même je « faisais de la critique » (cité par Claude Martin, « Gide 1907 ou Galatée s'approprie », *RHLF*, mars-avril 1970, N° 2, p. 199).

[55] Cf. Gide, *Journal I*, p. 589-591.

[56] Cf. Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Paris, Séguier, 1990, p. 815-817.

[57] BLJD, g 695-3 (1p. 162x132). Cette transcription corrige celle qu'en a donnée J-F. Nivet.

[58] Gide, *Journal I*, p. 626 (1^{er} janv. 1910).

[59] Cf. Gide – Jacques Copeau, *Correspondance*, Gall., 1987, *CAG 12*, p. 318.

[60] Cf. Gide: « Je ne m'adresserai pas à Blum pour te faire appuyer par Mirbeau. [...] Il faut assiéger Mirbeau par ailleurs. J'irai voir Fénéon demain soir. » et « J'ai vu Fénéon hier soir — qui aussitôt va écrire à Mirbeau » ; « Thadée Natanson pourrait, il me semble, presser sur Mirbeau. J'irai le voir. » (507). (*Ibid.*, 12-14 avril 1902, p. 409-410, et mars 1903, p. 507). Henri Ghéon répond, en avril 1903 : « Chanvin [...] me promet les pistons divers de Mirbeau (par Blum) et de Labori [...] » (p. 512).

[61] Cf. : « Ce que je voudrais faire avec vous, c'est une visite à Mirbeau. Ne deviez-vous pas lui apporter les N°s de *Caiïet* ?* — J'aimerais *le lui lire*, les deux premiers chap tout au moins. Cela vous paraît-il fâcheux ? déplacé ? imprudent ??... / Vous aviserez, et m'aviserez. » (A. Gide – Jacques Copeau, *Correspondance, 1902-1949*. Gall., 1987. [*CAG 12-13*], p. 363, fin déc. 1909. *Caiïet* est un roman de Jules Iehl, alias Michel Yell, publié dans la *NRF*, n°s 7, 8, 9 (août-oct. 1909). Puis, le 1^{er} janvier 1910 : « J'ai rendez-vous à 2 heures et demie, avec Copeau, chez Mirbeau. Nous passons là trois heures environ ; et sortons fourbus l'un et l'autre. / Nous allions chez Mirbeau, non pour le médiocre et fatigant plaisir de l'entendre, mais pour lui apporter le roman d'Iehl et l'exciter sur cette lecture. Pour lui parler aussi de Marguerite Audoux. Dès qu'on va chez quelqu'un pour lui demander quelque chose, on dépense infiniment plus que ce que l'on attend de lui. Vers 5 heures nous étions ruinés, claqués d'énerverment et de fatigue ; et nous n'avions rien obtenu. / Rien obtenu qu'une incohérente suite de récits anecdotiques comme Mirbeau excelle à les faire. [...] » (p. 625).

[62] Cf. Jacques Copeau, *Journal*, 9 février 1910: « Visite à Mirbeau. J'y trouve Valery Larbaud, Francis Jourdain, Madame Audoux, et René Blum [...]. Impossible conversation avec Mirbeau. Je lui demande son appui pour entrer à *Paris Journal*. Il me le promet et je sens qu'il ne me le donnera pas. Avec ses airs de terre-neuve il est aussi faux que les autres. (p. 459-460)

[63] Cf. Jean-François Nivet, « Gide et Mirbeau », *art. cit.*, p. 35-36 ; Pierre Masson, « Gide et Mirbeau », *art. cit.*, p. 394-395.

[64] Knut Hamsun, *La Faim*, Paris, Terre des hommes, 1950, 251p. La préface de Gide (p. V-VII) a été publiée parallèlement, en octobre 1950, dans la *Revue 84*, p. 58-61. L'article de Mirbeau, qui avait paru dès le 19 mars 1895 dans *Le Journal*, avait été publié d'abord dans l'édition de 1926 de *La Faim*.

[65] Knut Hamsun, *La Faim*, Paris, PUF, « Quadrige », 1961, p. V-XI.

[66] Gide, *Journal I*, p. 627 (1^{er} janv. 1910).

[67] Remy de Gourmont, « Octave Mirbeau », *Promenades littéraires*, Paris, Mercure de France, 1904 (1910, p. 72). « Que [Gourmont, dans ses *Promenades littéraires*] parle joliment de Mirbeau ! », écrit Gide dans sa « Chronique générale » du 15 mars 1905.

[68] Outre le camp dreyfusard, on relève parmi leurs amis communs Mallarmé, Charles-Louis Philippe et Valery Larbaud. Tous deux aimaient la nature, ont fustigé les figures de pseudo savants, ont subi l'influence de Nietzsche, ont combattu l'institution familiale, etc.

[69] Cf. Pierre Michel : « Dans sa bibliothèque, dispersée en 1919, OM avait toutes les œuvres de Gide dûment dédicacées (sauf *Les Caves du Vatican*), soit 14 volumes (sans compter *Les Caves*). Malheureusement le catalogue de la vente des 24 et 28 mars 1919 ne reproduit aucun de ces envois autographes. Du moins cela témoigne-t-il de l'intérêt d'OM et sans doute aussi de l'attente et du respect d'AG. A noter l'édition originale d' *André Walter* reliée par Paul Vié. » (à A. Goulet, 9 juin 2005).